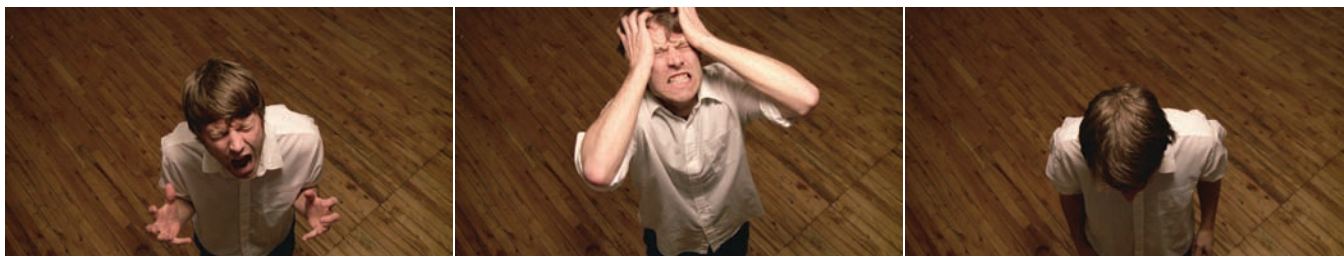


# LEÇON DES IMAGES, LE SON DES IMAGES

par Marc Mercier

LES LIENS ENTRE LES SONS ET LES IMAGES SONT AUSSI PROBLÉMATIQUES (NÉANMOINS riches de promesses) que ceux établis entre une femme et un homme. Mille expérimentations ancestrales n'abolissent pas le mystère qui fait que parfois ça colle, ça rime, ça s'harmonise, parfois non. C'est peut-être le musicien La Monte Young qui est au plus près de ce qu'on peut attendre d'une telle liaison : « Écouter ce que d'habitude on ne fait que regarder, et regarder ce que d'ordinaire on ne fait qu'écouter ». C'est ce qu'on va voir... et entendre... dans les lignes qui vont suivre. Toutes les œuvres citées seront visibles à l'occasion des 23<sup>es</sup> Instants Vidéo à Marseille et ailleurs, l'automne venu.



Autoportrait : *Presto con amore* (2009) de Martin Messier

L'une des originalités de la création vidéo québécoise, qui constitue une force enviée par nombre d'artistes internationaux, est d'être appuyée par des collectifs de réalisateurs soutenus par des collectivités publiques. Ainsi se fondent des territoires précieux où la recherche, la création, l'accompagnement de jeunes artistes et la diffusion sont à l'honneur et entretiennent une dynamique contagieuse plaçant la création vidéo québécoise comme une des plus pertinentes au monde. Parmi tous ces foyers où se mènent des expérimentations médiatiques, je m'attarderai ici sur le collectif Perte de Signal fondé à Montréal en 1997 par les artistes Robin Dupuis, Julie-Christine Fortier, Isabelle Hayeur, Rémi Lacoste et Sébastien Pesot. Plus d'une décennie plus tard, Perte de Signal gère un répertoire de plus d'une centaine d'œuvres pour la plupart diffusées dans de nombreux festivals internationaux.

Il serait fastidieux ici d'énumérer tous les artistes et toutes les œuvres répertoriés. Je me contenterai de saisir quelques travaux récents qui m'ont frappé par le soin porté aux relations entre l'image et le son, et tenter de les mettre en perspective avec d'autres œuvres internationales repérées ici ou là et soutenues par une préoccupation similaire.

Prenons le cas de Nelly-Eve Rajotte qui mène depuis plusieurs années un travail

remarquable, en ce sens que son œuvre ne se laisse jamais piéger par les évidences visuelles et sonores de ce qu'elle capte de son environnement. Ce qui l'intéresse, c'est ce qui reste quand on a évacué ce qui tape à l'œil et à l'oreille. Il reste l'architecture, l'ossature, sans pour autant abandonner le sensible et c'est là tout le mystère joyeux de sa démarche créatrice.

Si nous regardons une très courte vidéo comme *Link* (2009, 2 min), il y est saisi un espace urbain bien défini, des immeubles, de l'eau, des passerelles avec des badauds qui circulent... Mais celui-ci est traversé, perturbé par des lignes qui ne sont rien d'autre qu'une transposition visuelle de sonorités. Ces lignes dessinent un espace autonome. En investissant le paysage, les lignes donnent au temps (la durée d'un bruit) son double aspect à la fois sonore et spatial. Nelly-Eve Rajotte excelle dans une position qui pourrait se résumer ainsi : le point de vue de l'ouïe.

Et c'est encore plus évident dans une réalisation toute récente comme *Autio* (2010, 6 min 25 s). Il y a les images, de jour comme de nuit, une station-service fermée, le ciel et ses nuages, une télévision dans une vitrine, un canyon, de grandes étendues désertiques... et il y a le son qui semble raconter une histoire parallèle pour prendre petit à petit le dessus et devenir le vrai protagoniste du film. C'est lui qui dicte le tempo, qui fait

monter la tension dramatique. Il sera aussi question d'une ligne dans cette vidéo, celle qui borde une route sur laquelle fonce une voiture vers, qui sait ? l'infini. L'image finit toujours par s'aligner sur le son.

Toute ligne est l'amorce d'une partition qui dérouté notre écoute et écourte la surdité de notre regard. C'est ce qu'a compris le réalisateur français Dominique Comtat, qui laisse défiler sous nos yeux les lignes blanches d'une route de campagne comme si elles étaient le tracé sonore de la voix somptueuse de Lisa Deluxe qui accompagne cette traversée motorisée : *IPS* (2010, 5 min 10 s). Et c'est vers le poète Raymond Queneau que Dominique Comtat se tourne pour poser la bonne question qui, je n'en doute pas, interpelle aussi Nelly-Eve Rajotte : « Pourquoi ces lignes changent-elles ? Elles sont empreintes avec force et leur tracé semble indélébile. » La musique est un dessin qui s'imprime dans nos corps, lignes qui ouvrent une route pour un voyage intérieur. Elle donne aux images, qui toujours s'accrochent à leur support, s'agrippent à l'écran de peur de n'être pas bien vues pour ce qu'elles sont (une sorte de coquetterie, en somme), la possibilité de l'envol.

Autre artiste qui s'est jointe au collectif Perte de Signal en 2001, Myriam Bessette inscrit une large part de sa démarche dans l'expérimentation des possibilités d'enlace-